

TRADITIONS RÉALISTES
DES LETTRES FRANÇAISES
—
(RÉSUMÉ)

Le présent volume contient la plus grande partie des études que l'auteur a rédigées au cours des années 1954—1957 et qu'il a pour la plupart déjà publiées; cependant en les reprenant dans ce livre, il les a complétées et parfois même sensiblement remaniées.

Des impulsions d'ordre différent ont été à l'origine de leur rédaction. En plusieurs cas, c'était l'invitation de nos Maisons d'édition d'État à présenter au public, par la voie de la vulgarisation scientifique, des traductions en tchèque d'oeuvres célèbres; en d'autres, l'occasion de grands anniversaires de la littérature et de la pensée françaises; ou la participation à une session de travail de spécialistes des littératures occidentales sur un sujet donné; ou enfin et avant tout l'intérêt personnel que l'auteur porte à diverses questions de la littérature française. Il les a traitées dans ses conférences prononcées aux séances de la société savante *Kruh moderních filologů* (*Cercle des philologues modernes*) à Prague et à Brno, ou sur les pages du *Časopis pro moderní filologii* (*Revue de philologie moderne*, paraissant à Prague), du *Sborník prací filosofické fakulty brněnské university* (*Journal de la faculté des lettres de l'Université de Brno*) et de mélanges savants.

L'étendue et l'importance des traditions réalistes dans l'histoire de la littérature française, aussi bien que leur rayonnement dans la littérature mondiale, sont trop connus pour qu'on s'y attarde. Nous ne nous aventurerons non plus dans de méticuleuses discussions théoriques, souvent si oiseuses, sur la notion même du réalisme, sur les acceptions de ce terme appliqué à des phénomènes historiques de la littérature française.

Étant donnée la richesse des traditions réalistes en France et de leurs multiples aspects, il est évidemment impossible — sauf dans un exposé suivi — d'éclairer l'ensemble de ces faits. Un choix s'impose. C'est ce qu'indique le titre.

Le présent volume réunit donc des études où l'auteur n'a pu s'attacher à mettre en lumière que quelques principaux aspects et représentants des tendances réalistes. Il part du legs du moyen âge (dans la chanson populaire) pour

s'arrêter à la veille de la seconde guerre mondiale (analyse du *Robespierre* de Romain Rolland). Il envisage les phénomènes littéraires dans leurs rapports avec les conditions et les tendances de la situation sociale, politique et culturelle en France.

L'ouvrage est composé de trois parties: I. *De la poésie populaire au réalisme critique* (pp. 9—132); II. *Guy de Maupassant* (pp. 133—235); III. *Cinq études sur Romain Rolland* (pp. 237—357).

La première partie groupe sept études dont la première a pour titre *La littérature française et la poésie populaire* (pp. 11—19). Feuilletant les histoires de la littérature française, on y cherchera généralement en vain une réponse d'ensemble à la question quels ont été, en France, les rapports entre la littérature officielle, „haute“, et la poésie populaire, et pourquoi celle-ci n'a réussi, à l'époque moderne, par comparaison avec d'autres nations européennes, que si tard à se faire remarquer par la haute culture (littérature, musique, arts). Deux nouvelles éditions consécutives, au cours de la même année 1956, en un seul volume, des deux gracieux recueils de traductions de poésies populaires — *Chants de la douce France* et *Nouveaux chants de la douce France* — ont fourni à l'auteur l'occasion de passer rapidement en revue les principales étapes et conditions historiques des rapports mentionnés. Hanuš Jelínek (1878—1944), possédant le français à perfection, a doté notre littérature (dès 1925 et 1930) d'une version particulièrement heureuse des vieilles chansons françaises puisées aux meilleures sources de l'époque (G. Paris, J. B. Weckerlin, G. Doncieux, etc.)

Le quadricentenaire de la mort de François Rabelais (1953) a été commémoré, en Tchécoslovaquie, d'une façon digne de ce grand écrivain réaliste et satirique, situé à mi-chemin entre le moyen âge et la renaissance, dans la première moitié du XVI^e siècle. Il s'agit de la magnifique seconde édition intégrale — entièrement revue sous la direction de J. Kopal, professeur de littérature française à l'Université Charles à Prague — de la si adéquate traduction du roman *Gargantua et Pantagruel*. Entreprise dès la fin de la première décade de notre siècle par une enthousiaste équipe de jeunes érudits qui avait choisi le nom de „Thélème de la Bohême méridionale“, terminée par les survivants du groupe et éditée pour la première fois en 1931, cette traduction (saluée par le grand critique F. X. Šalda comme un événement des lettres tchèques) n'avait pourtant pu, malgré l'assiduité et le talent des traducteurs, surmonter toutes les difficultés qui sont, il ne faut le rappeler à personne, immenses. La révision vigilante de 1953, systématique et profitant des résultats des nouvelles recherches rabelaisiennes, a fait disparaître la plus grande partie des erreurs commises. L'histoire de l'entreprise et l'analyse de l'édition corrigée en ce qui concerne le plan de la langue et celui du style (du mélange des „styles“), sont

l'objet d'une appréciation détaillée dans l'étude *L'édition jubilaire de la traduction tchèque de l'oeuvre de Rabelais* (pp. 20—31).

Le *Cid* de Pierre Corneille a été traduit en tchèque, pour la première fois, en 1882, par le journaliste Václav Kalbáč (traduction „libre“, en vers blancs), pour la deuxième fois par le grand poète Jaroslav Vrchlický (1893; publication en 1899), et pour la troisième fois en 1956 par le poète Svatopluk Kadlec. Ce fut cette traduction qui fit naître l'étude intitulée *L'oeuvre dramatique de Pierre Corneille et son „Cid“* (pp. 32—57). D'après „l'état présent des études dix-septiémistes“, baroquistes et non (ou anti)-baroquistes, l'auteur caractérise l'évolution en France, au théâtre, du baroque au classicisme. Il situe, ensuite, l'oeuvre dramatique de Corneille, considérée sous tous ses principaux aspects (éléments baroques, réalistes, classiques), dans le réseau des „lignes de force“ de l'époque évoluant de l'âge de Richelieu à l'âge de Louis XIV. Parlant spécialement du *Cid*, il mentionne, entre autres, les essais pour une nouvelle interprétation du sens de son dénouement pour nos „yeux modernes“ (perspective ouverte à Chimène; cf. Harold C. Ault, 1950 et 1953) et les discute.

L'étude *Lesage et son oeuvre* (pp. 58—73), écrite pour accompagner une nouvelle traduction de *Gil Blas* (1957), replace l'oeuvre générale du romancier (et auteur dramatique) dans son époque, celle du crépuscule du règne de Louis XIV et de la minorité de Louis XV. Tout en reconnaissant le bien-fondé de la critique du „réalisme“ de Lesage, renouvelée récemment par V. Klemperer et les historiens de la littérature soviétiques, l'auteur juge que malgré ses côtés faibles dans ce sens *Gil Blas* n'en reste pas moins le premier important essai — „réaliste“, ouvrant largement la porte aux futurs chefs-d'oeuvre du réalisme moins primitif et plus authentique qui le déclasseront, bien sûr, sans toutefois pouvoir lui ôter sa qualité de grand „ancêtre“, au début du XVIIIe siècle.

A l'occasion du bicentenaire du premier célèbre représentant de l'âge des lumières Montesquieu (1955), l'auteur a prononcé à la Faculté des Lettres de l'Université de Brno une conférence dont le texte, à peine changé, paraît dans ce recueil sous le titre de *Montesquieu et la lutte des philosophes pour les droits de l'homme* (pp. 74—89).

L'étude suivante — *La connaissance artistique (gnoséologie) du monde chez les réalistes français au XIXe siècle* (pp. 90—106) — présente le texte complété d'une communication de l'auteur destinée à la session de travail des historiens tchécoslovaques des littératures occidentales qui a eu lieu, avec pour programme la discussion de problèmes concernant le réalisme littéraire au XIXe et XXe siècles, au château de Liblice, en 1955. L'auteur y a développé les idées que voici: Si nous admettons la spécificité de la création artistique „imagée“, ce qui implique l'admission d'une méthode de connaissance spécifique de la

réalité qu'on ne peut pas identifier avec la méthode de la pensée discursive, le problème des tendances de la littérature réaliste en France, au XIXe siècle, envisagée de ce point de vue, se présente à nous sous un aspect intéressant. Cette littérature évolue (on pourrait dire qu'elle „dévie“) progressivement vers une méthode qui va de plus en plus compromettant la connaissance artistique du monde et — conséquence inévitable — l'expression „imagée“ qui en découle. Ce fait s'explique, comme on sait, par l'ascendant immense qu'a pris, avec l'essor de la bourgeoisie matérialiste victorieuse, le développement de la science positive introduisant dans tous ses domaines les méthodes des sciences naturelles et exactes, et le positivisme agnostique qui triomphe dans cette culture bourgeoise. S'il est permis de modifier le mot de Théophile Gautier, on peut dire que le poète ou l'écrivain en général devient non seulement un homme pour qui „le monde extérieur existe“, il devient, hélas, plutôt un homme pour qui, en grande part, „n'existe que le monde extérieur“. L'art comme „miroir“ (quel sens plus profond cette expression avait-elle chez Stendhal ou Balzac!) sert à réduire la réalité à ses éléments extérieurs. C'est le naturalisme qui, grisé par ses ambitions pseudoscientifiques, pousse à l'extrême une tendance qui, à ses origines, promettait des résultats d'approfondissement véritable des moyens du réalisme. La littérature réaliste est submergée par l'influence scientifique où dominant un sensualisme simpliste, un rationalisme étriqué et un matérialisme mécaniste: elle se démet du droit de se servir des moyens de la connaissance créatrice (synthétique) qui jouent un si grand rôle dans le domaine de tous les arts et qui permettent aux créateurs de pénétrer (Balzac et Maupassant ont parlé d'une „seconde vue“) dans la profondeur de la réalité vivante et de son processus; elle n'en est capable de donner, excepté les réussites des écrivains de génie qui d'ailleurs jamais ne se sont égarés dans de telles impasses (Flaubert, Maupassant, etc.), qu'une image de surface, faussée, singulièrement appauvrie. Ce n'est guère qu'avec la crise du positivisme qui correspond à une crise de la société et de la culture bourgeoises que ce fourvoiement des tendances réalistes, dénoncé depuis longtemps par les grands poètes, est généralement constaté, non sans que la découverte du réalisme anglosaxon et surtout russe, décelant une connaissance beaucoup plus humaine et plus riche de la réalité, y ait contribué pour une part considérable. L'avertissement de Baudelaire („La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de déchéance, s'assimiler à la science . . .“) est finalement pris à coeur et la littérature commence, par différentes voies (cf. le *Journal intime* du jeune Romain Rolland, etc.), à tendre vers une connaissance et une représentation artistiques synthétiques de la réalité de la vie humaine et sociale. Ce qui ne signifie nullement que cette grande expérience du réalisme français du XIXe siècle n'ait pas eu certains grands avantages indiscutables. La littérature qui en sort pour se détourner de ses excès ne

rejette pas en bloc l'héritage des tendances du „réalisme positiviste“ du XIXe siècle; elle n'en retient cependant désormais que ce qu'elle considère comme un apport positif pour la peinture d'une réalité *humaine*.

Le centenaire des *Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire a été commémoré par l'auteur — outre dans une préface introduisant la troisième édition remaniée de la belle traduction intégrale du recueil par le poète Svatopluk Kadlec (1957), et par une conférence à la Maison des Arts à Brno — au cours d'une séance du *Cercle des philologues modernes* à Prague. Le texte de cette dernière conférence, retravaillé, a servi de base à l'étude *Baudelaire et ses „Fleurs du Mal“* (pp. 107—132), qui clôt la première partie du présent recueil. L'auteur évoque la place de ce magnus parens de la poésie française moderne (l'„Enfin Baudelaire vint . . .“) dans l'évolution de cette poésie; il caractérise les positions d'où partait le poète pour dénoncer, au milieu de la marée du matérialisme utilitariste, le scientisme et le progressisme naïfs, le réalisme positiviste déshumanisant toute littérature et tout art („L'univers sans l'homme . . .“); son esthétique et le rôle, à ce moment historique, de sa revendication de la „vraie“ poésie et de ses droits, libérée des entraves des procédés d'une rhétorique rationaliste séculaire, devenant un „bel canto“ incantatoire, pour employer le titre connu d'un livre de Louis Aragon, qui a apporté, à l'occasion du jubilé, son hommage au poète des *Fleurs du Mal*.

Il serait vain de vouloir résumer les deux parties suivantes qui constituent, à vrai dire, le fond du présent recueil. Qu'il soit permis, à l'auteur, de n'en donner qu'un tout bref signalement.

La deuxième partie est une étude consacrée à l'oeuvre de Guy de Maupassant. Il s'agit de la première monographie écrite en Tchécoslovaquie sur cet écrivain. Préparée par quelques études que l'auteur lui avait vouées auparavant et rédigée originalement pour servir d'introduction à une édition de la traduction des oeuvres de Maupassant (1957), elle paraît dans ce recueil complétée et augmentée. L'auteur a pu mettre à profit les textes et lettres publiés par R. Dumesnil et Jean Loize (1938), Artine Artinian et Édouard Maynial (1951) et Gérard Delaisement (1956). Il a médité les acquisitions et les suggestions des récents ouvrages de J. (G.) Daniline (1951, en russe), d'André Vial (1954), de Gérard Delaisement (1956, sa thèse dactylographiée de 1954 ne lui ayant pas été accessible), etc., et tâché d'apporter ses propres solutions à certains problèmes maupassantiens.

La troisième partie est composée de cinq études sur Romain Rolland. Voici les titres: *Documents nouveaux concernant l'évolution de Romain Rolland jusqu'à „Jean-Christophe“* (pp. 239—251); *Les débuts de Romain Rolland à la lumière des nouveaux documents* (pp. 252—281); *Les Loups* (pp. 282—306); *Romain Rolland, auteur des „Vies héroïques“* (pp. 307—331); *Robespierre* (pp.

332—357). Originellement il s'agissait de conférences ou articles scientifiques, excepté celle concernant les „Vies“, refondue de deux études destinées à accompagner des traductions. Toutes ont été insérées dans ce recueil plus ou moins remaniées. L'auteur — qui, à la même époque, a rédigé un commentaire spécial d'environ cent trente pages accompagnant la version tchèque de *Jean-Christophe* (1957, par J. Kopal) — estime avoir pu être assez neuf dans ces études sur Romain Rolland, essentiellement basées sur les nouveaux documents publiés en France depuis la seconde guerre mondiale.

Il s'y attache à mettre en lumière quantité de problèmes concernant l'évolution de Romain Rolland, de sa conception du monde, de son esthétique en formation, etc., nouvellement apparus ou simplement mal interprétés par le passé. En conclusion, il rappelle aussi, pour les caractériser brièvement au point de vue de leur apport, quelques récentes et originales études consacrées au théâtre de Romain Rolland en tant qu'ensemble ou à certaines pièces prises et envisagées séparément. En polonais, c'est le livre de Z. Karczewska-Markiewicz (1955), en russe les livres et études de T. Vanovska, G. V. Roubtsova (1957) et de V. E. Balakhonov (1958).

Tel est, en gros, le caractère du présent recueil. Les études qu'il présente n'ont pour dénominateur commun que le fait de suivre le sillage des grandes traditions réalistes dans l'histoire de la littérature française. L'auteur espère toutefois que ce dénominateur, malgré la diversité des sujets et des époques, saura imprimer, à leur ensemble, le sceau d'une libre et naturelle unité.